

Chers amis lecteurs,

*« Il me semble important que nous nous demandions comment nous, moniales cisterciennes, témoignons de la vie prophétique de notre charisme dans le monde d'aujourd'hui... »*

**A**insi écrit **mère Rosaria Spreafico**, ocsa, dans son article sur « la place de la femme dans la famille cistercienne ». J'ai envie de lui dire, « venez et lisez cet exemplaire du numéro 22 de *Liens cisterciens* pour découvrir quelques réponses à votre question » ! En effet, tous les articles de cette édition jaillissent de monastères de femmes cisterciennes, et attestent, sous des formes variées, la vie prophétique de notre charisme.

D'abord, deux articles d'histoire nous racontent les épisodes importants qui ont marqué la vie de deux abbayes de moniales : la Grâce-Dieu, avec ses origines à Port-Royal, et Igny. Ils soulignent ce qui a toujours été une réalité dans la vie monastique : le vœu de stabilité ne se porte aucunement garant d'une vie tranquille sur place à jamais ! Le vœu de stabilité est toujours dynamique, demandant aux communautés et aux individus de répondre à l'appel du Saint-Esprit à un moment spécifique du temps, appel quelquefois exprimé à travers les événements douloureux de l'histoire séculière. Le courage que les sœurs manifestent en se déracinant, en vivant en exil, en allant ailleurs, en s'accrochant à l'essentiel nous révèle ce qu'est la vie prophétique et peut nous servir de modèle. Sûrement le bienheureux Gueric doit regarder cette nouvelle étape dans la vie de Val d'Igny avec bienveillance

Ensuite, le compte rendu de la fondation du monastère de Cabanoule dans les Cévennes en 1969 et sa relation pérenne avec le **pasteur Paul Bastian** ouvre une fenêtre sur un autre aspect de la vocation prophé-

tique du monachisme. À travers des relations humaines, ancrées dans une profonde foi dans le Christ qui est au centre de toute Église chrétienne, les sœurs de Cabanoule ont aidé à la croissance d'une fraternité chrétienne dans la région où elles se sont implantées il y a plus de quarante ans. La vie monastique sert tout naturellement comme lieu de rencontre œcuménique. Je suis témoin de ce rayonnement œcuménique : venant d'un monastère britannique, pays où l'Église catholique est minoritaire, je sais combien les fidèles des autres Églises apprécient et profitent de notre office divin, profondément basé sur la Parole de Dieu. Ce qui nous unit est plus fort que ce qui nous divise.

Il est aussi clair que le pasteur Paul Bastian a été un homme vraiment en avance sur son temps. Son ouverture d'esprit, sa capacité de se déplacer pour accueillir l'autre ont eu un effet qui est allé loin, au-delà de la région cévenole. Son inspiration, en fondant « *L'Association œcuménique des amis de saint Bernard* », a enrichi toute l'Église chrétienne, y compris l'ordre cistercien. Nous lui devons beaucoup et je suis heureuse de vous le faire connaître.

Enfin, **sœur Agnès-Marie Compagnion**, du monastère Notre-Dame de La Plaine, explique son travail d'écrivaine d'icônes. Cette œuvre contemplative trouve toute sa place dans sa vie monastique. Au fur et à mesure des années, elle a pris une envergure qui lui permet de partager aux autres ses acquis, pas simplement au niveau technique, mais surtout au niveau spirituel. L'atelier d'icônes dont elle est responsable est une belle interface entre le monastère et les personnes qui cherchent, sans toujours le savoir, un chemin spirituel, et pressentent que le monde monastique peut répondre à leur désir profond.

Que cette édition du *Liens* vous offre la possibilité d'augmenter votre connaissance du monde des moniales cisterciennes. Bonne lecture ! ■

Mère Mary-Helen Jackson

*Présidente d'ARCCIS, prieure générale des Bernardines d'Esquermes*

# *De Port-Royal à la Grâce-Dieu et au-delà...*

## *Huit siècles d'histoire*

**A**voir commencé d'exister au temps du roi Philippe-Auguste, avoir traversé les siècles, être encore au service du Seigneur en ce début du troisième millénaire, c'est ce dont a fait mémoire, en l'année 2004, la communauté de l'abbaye cistercienne de N.-D. de la Grâce-Dieu au diocèse de Besançon en fêtant le huitième centenaire de sa fondation. Une fondation destinée à vivre une histoire dont on parle encore aujourd'hui : celle de l'abbaye de Port-Royal.

Pourtant, on le sait, ce monastère a été rasé en 1709 et les dernières religieuses dispersées par la volonté d'un roi à qui le rayonnement de l'abbaye portait ombrage. Oui, certes, mais pour que la belle réforme monastique mise au point par mère Angélique Arnauld puisse continuer à être vécue par une communauté vivante, le Seigneur a permis qu'un petit reste subsiste : les « Signeuses » qui se sont soumises à la volonté royale exprimée par l'archevêque de Paris. Sous le même habit blanc à la croix écarlate mais séparé de ses sœurs reléguées à Port-Royal des Champs en 1665, ce petit

groupe s'est fortifié et a continué à Port-Royal de Paris la même vie monastique réglée par les mêmes constitutions.

Presque cinq siècles d'histoire les précèdent. L'abbaye de Port-Royal a été fondée en 1204 dans la vallée de Chevreuse, non loin de celle des moines des Vaux-de-Cernay, et très rapidement intégrée dans l'ordre cistercien. La riche dame fondatrice, Mathilde de Garlande, épouse de Mathieu de Montmorency-Marly, fit construire le monastère et une église, petit joyau de ce XIII<sup>e</sup> siècle gothique. Saint Louis fut, entre autres, un protecteur insigne de la jeune abbaye ainsi que saint Thibaud, abbé des Vaux-de-Cernay de 1235 à 1247. Au cours des siècles, les épreuves ne manquèrent pas : guerre de Cent ans et bien d'autres. Les guerres de religion laissaient à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle une communauté en pleine décadence matérielle et spirituelle. C'est alors que tout allait changer.

Pour récompenser un fidèle serviteur des finances royales, une petite-fille de celui-ci, Jacqueline Arnauld, est nommée par Henri IV future abbesse de Port-Royal ; elle a 7 ans. Les événements se précipitent et c'est une fillette de 11 ans qui, le 29 septembre 1602, reçoit la bénédiction abbatiale des mains de l'abbé de Cîteaux. À l'époque, en France, cela n'est pas insolite. Jacqueline, devenue sœur Angélique, s'est préparée à devenir religieuse et abbesse ! La famille Arnauld a menti sur son âge pour obtenir les bulles de Rome mais elle se montre irréprochable pour assurer à cette abbaye une bonne gestion matérielle et un meilleur style monastique grâce à une prieure, excellente et sage religieuse.

À l'abbesse-enfant est dispensée la formation qui contribuera à faire d'elle plus tard la célèbre mère Angélique.

Elle a 17 ans lorsqu'une grâce de Dieu la saisit au plus profond de son être et la décide à prendre tout à fait au sérieux sa vie consacrée. Dans le sillage des décrets du concile de Trente, elle entreprend une

réforme à la fois exigeante et équilibrée qui fera de Port-Royal un pôle d'attraction spirituelle extraordinaire : Pascal, Racine, les Solitaires... Jusqu'à la fin tragique de 1709 pour Port-Royal des Champs.

À Port-Royal de Paris, la vie a continué. En 1789, c'est une communauté de 48 religieuses dirigées par une abbesse énergique, Mme de Cambise, qui affronte la Révolution. Les sœurs restent dans leur monastère malgré l'insécurité et se préparent discrètement à une expulsion qui sera effective aux premiers jours de septembre 1792. En petits groupes séparés mais toujours unis à leur abbesse, logés ici et là dans la capitale, elles restent fidèles, laborieuses et prudentes. Madame de Cambise meurt le 29 mai 1801, aussitôt remplacée lors d'une élection « selon les Règles ».

Enfin, le 13 novembre 1804, la communauté, dont dix-neuf membres sont décédés, peut se rassembler, d'abord rue de Picpus, puis rue Saint-Antoine, et plus tard rue de l'Arbalète. L'habit religieux, l'adoration perpétuelle, le titre abbatial retrouvent peu à peu leur droit d'existence. C'est alors qu'une jeune abbesse, remplie de bonnes intentions mais peu experte en affaires, achète un vaste immeuble, rue de Vaugirard, pour en faire un monastère doublé d'un grand pensionnat. Ce projet utopique ne peut se réaliser, il faut revendre. Où aller ? L'archevêque de Besançon, Mgr Mathieu, qui a été leur supérieur délégué à Paris, les invite à venir s'installer en Franche-Comté. L'abbesse refuse et part à Lyon avec un petit groupe qui aura une existence éphémère. Les autres, avec la prieure, arrivent à Besançon le 22 mars 1841 et s'installent rue du Chapitre sous le patronage de Notre-Dame de Consolation, une Vierge ancienne et vénérée dont la statuette ne les a jamais quittées.

Pour sauver sa réforme, mal acceptée par l'abbé de Cîteaux, mère Angélique, en 1627, était passée sous la juridiction de l'archevêque

de Paris ; trois cents ans plus tard, la communauté de Besançon désire retrouver sa place dans sa famille d'origine. En 1921, elle est officiellement réintégrée dans l'Ordre cistercien de la stricte observance.

À 30 km de Besançon, l'abbaye de la Grâce-Dieu, fondée en 1139 et repeuplée en 1844, a vu ses moines rejoindre en 1909, à l'abbaye de Tamié en Savoie, leurs frères qui avaient réoccupé cet ancien monastère racheté par eux en 1860.

Désireuses de quitter la ville, les moniales de Notre-Dame de Consolation acquièrent l'abbaye franc-comtoise en 1926 et s'y installent l'année suivante, heureuses de jouir d'un lieu plus propice à leur vie de silence et de solitude, un vallon qui rappelle si bien celui de Port-Royal.

Elles y resteront 82 ans. Mais au début du 3<sup>e</sup> millénaire se pose la question de l'avenir. Les temps sont devenus difficiles, les jeunes vocations sont trop rares pour maintenir une activité spirituelle et matérielle avec toutes ses exigences et assurer aux sœurs aînées une vie conforme à leur vocation et à leur santé.

Quitter les lieux une fois de plus ? Mais la vie est faite de rebondissements ; elles en ont eu l'expérience au cours de leur longue histoire. Elles adhèrent donc avec confiance au projet d'une nouvelle communauté regroupant les sœurs de Belval, Igny, la Grâce-Dieu : Notre-Dame du Val d'Igny. Projet décidé, approuvé et sur le point de se réaliser en cette année 2011, alors que l'abbaye d'Igny achève de se rénover et de rendre les lieux communautaires plus fonctionnels.

Pour les sœurs de la Grâce-Dieu, comme pour les autres, c'est mourir un peu, mais l'essentiel demeure : continuer à vivre pour la Gloire de Dieu, au cœur de l'Église et du monde.

Et grande est la joie de savoir que dans la vieille abbaye du vallon franc-comtois la vie continue, ardente, abritant le studium des Jeunes Travailleuses Missionnaires de l'Immaculée. Venues des cinq continents, elles se préparent à y repartir pour porter en tous lieux la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ. ■

## *De Gueric à Notre-Dame du Val d'Igny*

**L'**abbaye cistercienne Notre-Dame d'Igny fut fondée par l'archevêque de Reims, Rainaud II de Martigny. Reconnaisant en effet envers Bernard de Fontaine, abbé de Clairvaux, d'avoir rétabli la paix dans son diocèse, le métropolitain fait donation en 1126 des biens immobiliers que l'Église de Reims possédait au lieu-dit « Igny », en vue d'y établir un monastère cistercien.

Les premiers moines arrivent de Clairvaux en 1128, sous la direction de Humbert, premier abbé. Ils trouvent un lieu correspondant à l'idéal cistercien de retrait du monde, propice à la fois à la prière et au travail agricole, avec des sources, des bois et des terres à cultiver. Largement dotée au départ par l'archevêque de Reims, l'abbaye d'Igny bénéficie, dans les années qui suivent, de nouvelles donations de la part de l'archevêque lui-même, ainsi que des seigneurs de la région, ceux de Braine, de Châtillon et d'Arcis notamment. Vers 1350, dix-sept granges étaient encore exploitées, à Montaon, dont le bâtiment subsiste aujourd'hui, à Longueville, à Monthazin, à Resson, à Villardelle, à Party et à Voisin.

Le nouveau monastère se développa rapidement puisque, dès 1135, l'abbé Humbert entreprit la fondation de Signy, dans le Porcien. Ayant démissionné afin de retourner à Clairvaux, il y meurt en

1148. C'est Gueric qui lui succède à Igny dont il sera le second abbé.

## *Qui était Gueric ?*

Né à Tournai vers 1080, Gueric, avant d'être cistercien, fut assez longtemps « enseignant » à l'école cathédrale de sa ville. Il était devenu écolâtre, selon le vocabulaire de l'époque, dans cette école où lui-même avait été formé. S'il n'était pas « exégète » au sens où nous l'entendons aujourd'hui, il avait une connaissance approfondie de l'Écriture Sainte. Il menait une vie retirée dans une maison proche de l'église, dont il ne sortait que pour aller retrouver ses élèves. Cependant, vers 1125, ayant entendu parler du jeune abbé de Clairvaux, Bernard, il alla lui rendre visite. Et c'est ainsi que, sur le conseil de celui-ci, il entra au noviciat et devint son disciple âgé de plus de quarante ans. Nous ne savons pas grand-chose de sa vie à Clairvaux. Par des bribes de lettres de saint Bernard et par quelques récits plus ou moins légendaires provenant de ses contemporains, nous savons qu'il fut un moine exemplaire, d'une grande pureté de vie et d'une grande humilité. Il demeura à Clairvaux jusqu'en 1138, date à laquelle il fut élu abbé d'Igny. Il atteignait alors la soixantaine. Sa mauvaise santé l'empêchait souvent de suivre la vie commune, ce dont il se plaignait auprès de ses frères. Cela n'empêcha pas l'abbaye de prospérer sous son gouvernement et de faire une seconde fondation en 1148, la première ayant eu lieu au temps de son prédécesseur.

Surtout Gueric enseignait ses moines. Nous avons encore de lui cinquante-quatre sermons pour l'année liturgique qui nous permettent de connaître sa riche et profonde spiritualité. Nous en relèverons deux traits dominants. D'abord, elle tend à reproduire dans les âmes la vie de Jésus ; le Christ en croix est le modèle de



notre vie crucifiée et sa résurrection est cause et modèle de la nôtre. Puis nous avons à partager avec Marie sa maternité par rapport au Christ ; elle désire former en nous son Fils unique et nous donner ainsi naissance jour après jour.

La parole que Guerric adressait à ses moines est encore valable pour nous.

Nous pouvons lui demander de nous en instruire et de nous aider à la faire passer dans nos vies. Guerric est mort au milieu de ses frères le 19 août 1157, après dix-neuf ans d'abbatiate.

En 1889 la Sacrée Congrégation des Rites a concédé au monastère d'Igny et à tout le diocèse de Reims l'autorisation de célébrer l'office liturgique du bienheureux Guerric. Pour sa fête, fixée au 19 août, a été composée l'oraison suivante :

« Seigneur notre Dieu, tu as donné au Bienheureux Guerric  
l'humilité, la constance dans l'épreuve  
et la grâce de proclamer tes mystères,  
qu'il soit pour nous un guide et un modèle  
dans la connaissance du Christ,  
afin qu'un jour nous puissions communier à ta gloire. »

Élevé au rang de bienheureux, ses reliques sont toujours vénérées à Igny.

Après les confirmations des biens et privilèges de l'abbaye par le comte Thibaud III puis le pape Innocent III dans une bulle du 26 novembre 1199, les donations se font plus rares entre 1270 et 1345. Malgré ce ralentissement, et grâce à la générosité de Gaucher de Châtillon, le monastère peut entreprendre en 1378 la restauration de l'abbatiale. De cette période, l'abbaye d'Igny conserve le souvenir du passage du roi Charles VI qui s'y arrêta le 31 octobre 1380, quelques jours avant son sacre.

Un arrêt royal du 12 janvier 1545 instaure le système de la commende à Igny, et le premier abbé en est Louis de Folligny. À cette date, l'abbaye compte encore soixante-douze religieux, lesquels ne sont plus que onze ou douze au XVII<sup>e</sup> siècle. En 1733, l'abbatiale du XIV<sup>e</sup> siècle est détruite et remplacée par une nouvelle église dont les travaux sont achevés en 1789. Les six moines qui demeuraient alors à Igny durent partir le 20 mars 1791, tandis que les objets d'art étaient transportés à Reims et le mobilier vendu.

Les bâtiments monastiques, achetés par la famille Raison à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, furent revendus à l'archevêché de Reims le 28 décembre 1875. Le 1<sup>er</sup> janvier suivant, vingt-trois cisterciens-trappistes venus de Sainte-Marie du Désert (diocèse de Toulouse) s'installèrent au prieuré d'Igny qui redevint abbaye en 1886. Détruite par les troupes allemandes en 1918, l'abbaye fut reconstruite en 1927-1929 et confiée à des moniales cisterciennes, venant de Laval. ■

Sœur Marie-Dominique SEGUIN  
*Abbaye Notre-Dame du Val d'Igny*



*Abbaye Notre-Dame du Val d'Igny : Photo : J.-F. Fyot*

# *Pasteur Paul Bastian*

## *(1920-2011)*

*Le pasteur Paul Bastian est décédé à Lausanne, à l'aube du 11 octobre 2011, des suites d'une chute faite vingt-quatre heures plus tôt. Préfaçant son livre « Pastorale », Francis Michon le présente comme « un pasteur d'envergure qui, paradoxalement, s'est ouvert à l'œcuménisme dans les Cévennes, terre de Réforme où il exerça son ministère pendant plus de vingt ans. Il y a favorisé l'implantation d'un monastère cistercien et il y a puisé ce grand souffle de réconciliation qui ne le quittera plus ». Après son retour en Suisse, il a fondé l'« Association œcuménique des Amis de saint Bernard ». Dans un entretien récent, il exprimait encore son amour de la vie monastique cistercienne, perçue comme un lieu privilégié d'œcuménisme et sa passion pour l'unité.*

### *Entretien avec le pasteur Paul Bastian*

#### *Il y a vingt ans un grand jour à la cathédrale de Lausanne (19 mai 1990)*

**S**amedi 19 mai 1990, 9 h 30, cathédrale de Lausanne. Journée de commémoration du 9<sup>e</sup> centenaire de la naissance de saint Bernard... Pour cela, nous avons fondé un comité avec l'abbé

d'Hauterive, la mère abbesse de la Fille-Dieu, quelques pasteurs et moi-même. La journée comprenait les offices cisterciens, sauf la messe et l'office de nuit. Le service du matin fut précédé d'un accueil par le pasteur Jean de Watteville (aujourd'hui décédé), titulaire de la cathédrale. J'ai prononcé la prédication lors du service des vêpres, et le pasteur Pierre-André Pouly une dans l'après-midi lors de conférences, toutes centrées sur la vie monastique et saint Bernard.

- *Un événement considérable...*

Ce rassemblement de foules immenses – une première interconfessionnelle – avec l'Église Réformée du canton de Vaud et l'Église catholique romaine – comprenait quelque cent cinquante, voire davantage, moniales et moines de Suisse romande, Suisse alémanique, d'Allemagne et de France.

Cela n'a pas été sans difficulté car, à l'époque, on était loin de l'atmosphère d'aujourd'hui où l'on célèbre une fois par mois des services interconfessionnels, ce qui ne se faisait pas en 1990. Nous avons frappé l'opinion, mais j'ai eu quelques retombées au niveau des autorités ecclésiastiques ; tout s'est bien terminé. Nous avons également organisé une exposition, plusieurs semaines dans la cathédrale, sur la spiritualité cistercienne. Elle est partie ensuite à Romainmôtier, puis Bulle.

- *Le point de départ ?*

Je travaille avec le monde cistercien depuis de longues années. Pasteur en Cévennes, à Saint-Jean-du-Gard, et président de la dixième région de l'Église Réformée de France, en Cévennes, j'ai favorisé la fondation d'un petit monastère cistercien, tout près d'Anduse, non loin du célèbre musée du Désert. Cette petite fraternité de sœurs venait d'Anjou ; elle ne connaissait rien du protestantisme. Elles avaient pour vocation, non seulement de prier pour l'unité, mais de

faire se rencontrer réformés et catholiques de la région. Quand on connaît l'histoire du pays cévenol, avec tout un passé de persécutions, d'antagonismes – politiques aussi –, c'était une première de partir de là. Rentré en Suisse, pasteur à Payeme, j'ai été immédiatement en contact avec les monastères voisins, Hauterive et La Fille-Dieu. Pour moi, ce fut un épanouissement. J'ai pu contribuer à faire découvrir au monde réformé, mais aussi au monde catholique, la valeur du monachisme.

- *Revenons au 9<sup>e</sup> centenaire de saint Bernard. Pourquoi à la cathédrale et non à Saint-François ou ailleurs ?*

Parce que, justement, c'est la cathédrale. Important aux yeux de nos amis catholiques, c'est le siège de l'évêque, le lieu central du diocèse, et pour nous, quand même, le lieu où, depuis la Réforme, les grandes solennités religieuses, politiques et autres se déroulent dans ce sanctuaire. Au moment où l'on structure les paroisses, lausannoises par exemple, la cathédrale risque de prendre une place très importante. Elle devrait être le lieu de grandes célébrations et de grands rassemblements. Un lieu œcuménique par définition, le lieu de la Spiritualité, avec une majuscule. Je crois que nos autorités ecclésiastiques y pensent. Elles ont décidé de centrer l'effort de l'Église sur trois lieux historiques : Saint-François, Saint-Laurent, la cathédrale. Même si les gens pratiquent peu, ils sont consciemment ou inconsciemment assoiffés de silence, de spiritualité, dans un monde matérialiste, égoïste, pollué par le bruit et envahi d'images.

- *La cathédrale, un haut lieu de spiritualité, interconfessionnel ?*

Pas forcément interconfessionnel. D'abord pour l'Église évangélique du canton de Vaud, mais ouverte à nos frères catholiques, orthodoxes, anglicans et autres. Même avec la fraction évangélique.

- *Que souhaite un nonagénaire aux nouvelles générations ?*

Qu'elles découvrent justement la spiritualité, la vie intérieure. On ne peut pas être uni, apaisé intérieurement, en paix avec soi-même si l'on n'a pas une vie intérieure profonde.

Si l'Église n'offre pas aux générations actuelles des lieux où se trouvent silence, spiritualité, adoration, pas tant de discours, mais une prière contemplative, et surtout une belle liturgie, dans un beau lieu, dans un monde où il y a assez de laideur... Je crois que c'est là sa vocation essentielle, aujourd'hui, en tout cas pour ce qui est de la cathédrale.

- *Le nom de la cathédrale ?*

Jusqu'à la Réforme, on l'appelait Notre-Dame de Lausanne, ensuite Le Grand Temple, et maintenant cathédrale tout court. Pour l'anecdote, revenons au 9<sup>e</sup> centenaire de saint Bernard, en 1990. Nous avions édité des affiches. Mais pas vu qu'elles portaient en grosses lettres NOTRE-DAME DE LAUSANNE. Cela avait fait tiquer certaines susceptibilités. Donc, il faut y aller pas à pas. ■

Entretien de Philippe GOLAY avec le pasteur Paul BASTIAN (1.10.2010, Lutry)  
extrait de *Le Chailleran* (Chailly, Lausanne), n° 393, nov. 2010.

François MICHON, préface à l'ouvrage  
de Paul BASTIAN et Bertrand DE FELICE, *Pastorale*,  
Ed. Cabédita, CH – Bière, 2010.

## *Le pasteur Paul Bastian et le monastère de La Paix-Dieu (Cabanoule) à ANDUZE - (1967- 2011)*

### *Des signes avant-coureurs de part et d'autre*<sup>1</sup>

Les voies de Dieu se préparent au fond des cœurs. Et les rencontres deviennent alors visibles de l'action secrète de Dieu et de ce qu'Il veut L'Esprit du Père agit pour féconder l'œuvre du Fils en son Église.

Ainsi, d'une part, mûrissait un projet de fondation en Cévennes dès avant 1967 dans la communauté des moniales de l'abbaye des Gardes (en Maine-et-Loire), en vue de prier et œuvrer spécialement pour l'unité des chrétiens. Et de son côté, le pasteur Paul Bastian avait été témoin d'une expérience monastique qui l'avait touché ; avec sa profondeur spirituelle, il avait depuis longtemps une certaine affinité, un goût personnel pour les valeurs du monachisme. Il exerçait alors son ministère à Saint-Jean-du-Gard, tout en étant président de la dixième région de l'Église Réformée de France. Il allait être un instrument encourageant pour la réalisation de ce projet.

### *La rencontre et le souffle de l'Esprit*

Pour rendre compte des heureuses circonstances qui donnèrent naissance à une belle et durable relation d'amitié entre le pasteur Bastian et le monastère de La Paix-Dieu à Anduze, nous ne pouvons

---

1. Voir article dans *Liens Cisterciens* 2004, n° 6 p. 33 et s. par les sœurs de La Paix-Dieu.

pas mieux faire que de citer de larges extraits d'un article paru dans la revue « *Association œcuménique des amis de saint Bernard de Clairvaux*<sup>2</sup> ».

Il s'agit de passages d'une lettre de mère Marie de la Trinité , alors abbesse de Notre-Dame des Gardes, qui a désiré fonder ce monastère, selon une intention de l'abbé Paul Couturier.

Elle écrivait à l'une de ses sœurs :

- *En 1967 : nous nous orientons vers les Cévennes, afin de prier là où des frères chrétiens s'étaient entre-déchirés et d'être ainsi stimulées par la repentance.*

- *En 1968 : premières démarches près de l'évêque de Nîmes, monseigneur Rougé ; en juin, près des pasteurs du Gard ; en octobre, un prêtre ami nous invitait à venir voir un vieux mas cévenol qu'il avait déniché pour nous – à Cabanoule, près d'Anduze. C'était l'occasion pour rencontrer le pasteur de Saint-Jean-du-Gard, président du conseil régional de l'Église Réformée de France des Cévennes, dont l'adresse m'avait été communiquée par l'abbé de Sept-Fons. Le rendez-vous fut pris par téléphone.*

*Journée historique que ce 18 octobre dans les Cévennes ! Quelques faits de ces heures denses se retrouvent dans une lettre du 2 novembre que j'adressais à l'une des sœurs momentanément en Afrique.*

*Le rendez-vous à Saint-Jean-du-Gard était à 10 h – venant des Neiges (abbaye cistercienne), nous étions là à 10 h pile ! Nous gravissions l'escalier du 108 Grande Rue, au domicile du pasteur Bastian. Ni à l'entrée, ni à l'étage, aucune indication précisant la porte où s'adresser, ni plaque, ni sonnette. Nous tournions sur nous-mêmes quand nous entendîmes des voix venant d'un long couloir – on s'approche, une porte vitrée, une silhouette d'homme avec béret basque. Je dis au père abbé qui nous accompagnait : « Une ouaille du pasteur ? » Juste à ce moment la porte s'ouvre, le pasteur sort avec un prêtre en clergyman et béret basque !*

---

2. n° 23 (2007).



*Il nous fait entrer en silence au grand salon tout proche. Présentations : il s'agit du curé d'Anduze. La première demi-heure est assez embarrassée, on s'exprime de part et d'autre. Je me tiens devant le Seigneur comme je peux et je réponds simplement aux questions posées. Le pasteur me demande : « Alors vous venez vous mettre en face de protestants ? » – « Non, nous venons prier avec nos frères protestants, pour qu'arrive l'unité. »*

*Déjà l'atmosphère se détend. Et le pasteur continue : « Comment avez-vous pensé à cela ? » Je raconte brièvement l'histoire de mon cheminement œcuménique et celui de notre communauté. Ce fut très rapide, mais à partir de ce moment-là, la glace est rompue, et ils décident de mettre toutes les cartes sur table. Le curé d'Anduze explique comment, il y a peu de temps, se sont débloquées les relations entre catholiques et protestants, et comment ils ont eu peur qu'un « grand machin triomphaliste » de bonnes sœurs viennoises tout renverser.*

*Maintenant, ils se rendent compte combien ce projet comble toute attente ; tandis que je présentais la genèse du projet, je sortis du porte-documents une lettre de l'abbé Couturier emportée à tout hasard. Or cette lettre racontait la vie et la mort de Madame Fortier, amie protestante de l'abbé et fille spirituelle du pasteur Wilfried Monod. Elle avait offert sa vie à l'Unité et était morte en 1944 dans son « monastère de Tornac ». Ce n'est que plus tard que j'appris la proximité de Tornac et d'Anduze. Le pasteur Bastian s'empresse de prendre la lettre, la lit dans un long silence de l'assemblée et s'écrie : « L'Esprit Saint est là, on ne peut pas le contrister. »*

*Les relations deviennent alors si simples que le père Blache, curé d'Anduze, raconte comment la veille, il est allé à l'abbaye des Neiges, sous prétexte d'acheter du vin de messe, en réalité pour voir « nos têtes » ! et rapporter au pasteur quelques éléments pour nous accueillir ou se défendre de nous – manque de chance, nous étions parties vers d'autres lieux ! Nous avons ri de bon cœur ensemble de la déception !*

*Puis, nous sommes passés aux questions pratiques – celles de l’implantation – le curé d’Anduze ayant repéré un domaine à Saint-Romans dans la Haute-Cévenne. Il racontait ses recherches, nous ne disions rien – mais aussitôt, ils nous interpellent : « Avez-vous pensé à quelque chose ? » À ce moment j’ai interrogé du regard les deux pères abbés qui nous accompagnaient car il était convenu que pour le moment nous ne parlerions pas du mas de Cabanoule. Sur leur signe encourageant, je me suis exécutée. Alors il y eut un moment un peu émouvant, car le pasteur a dit : « le territoire d’Anduze ? impossible. » Et il a évoqué un siècle d’histoire du protestantisme dans la région : une dissidence de l’Église Réformée de France dont le noyau dur est à Anduze. Le père Blache a confirmé : « Oui, Anduze, impossible – pas avant deux ou trois ans parce qu’il faut préparer la chose et ne pas rebloquer ce qui a été débloqué depuis quelques mois. La prière de la communauté pourrait y aider, mais pas maintenant à Anduze, il faut retarder. »*

*J’ai dit alors que nous étions prêtes à attendre, mais le pasteur Bastian a repris vivement : « Non, attendre, nous risquerions de contester l’Esprit. L’Esprit est avec nous, il faut aller de l’avant ».*

*Il était midi passé. On convient donc d’aller d’abord déjeuner et ensuite voir Cabanoule, puis Saint-Romans. Échanges très détendus autour de la table à l’hôtel des Adams entre Saint-Jean-du-Gard et Anduze. À 14 h 30 nous prenons la route vers Cabanoule en gravissant la pente caillouteuse du Capelan, la vue du mas se découvrait de plus belle dans son cadre de verdure et de ciel azuré, le pasteur disait : « C’est là, oui, c’est là, c’est ça. » Et tout le monde admirait avec lui. L’unanimité se fit si bien, d’emblée, que d’un commun accord, on décida de ne pas aller à Saint-Romans. La partie était gagnée. Nous tournons tout autour, séduits par le paysage. La convenance des bâtiments, simples, solides, accusant une certaine noblesse. Tous les cœurs étaient à l’action de grâce : aussi, face à la « Porte des Cévennes », où se pointe le soleil levant, nous récitâmes ensemble le « Notre Père ».*

À 16 h 15, nous dégringolions la pente vers Anduze. Réunion au presbytère où le pasteur Bastian désirait rencontrer le pasteur Charbonnier de Lézan ou son « vicaire général » (P. Bastian dixit) pour la X<sup>e</sup> région de ERF, chargé de l'œcuménisme. Or, il était en tournée et n'arriva qu'à 18 h 30. Durant l'attente les échanges continuèrent. Le pasteur Charbonnier n'était pas du tout au courant du projet, en homme réfléchi, il écouta attentivement, pesant toutes choses. Il fut, lui aussi, favorable à l'implantation près d'Anduze, mais conseilla avant la décision de prendre contact avec les chefs des Églises protestantes présentes à Anduze de telle sorte que le dialogue soit amorcé avant la venue des sœurs fondatrices. On remet cette visite au mois de février suivant.

Mais le 4 novembre, un coup de téléphone de l'abbé de Notre-Dame-des-Neiges qui avait dans son bureau le pasteur Bastian et l'abbé Blache, curé d'Anduze, nous demandait de venir maintenant rencontrer les pasteurs lors de leur rencontre annuelle.

L'accueil fut bienveillant. C'était la première fois depuis quatre siècles, que le curé franchissait le seuil de la maison du pasteur d'Anduze.

Le pasteur Charbonnier de Lézan envoyait alors au pasteur Hébert Roux, le compte rendu de notre rencontre du 18 octobre, où il expliquait avec sympathie, les grandes lignes de notre projet.

Et le 14 novembre, je recevais une lettre du pasteur Bastian, datée du 11 novembre. Il disait : « Hier la commission œcuménique de la X<sup>e</sup> région s'est réjouie de notre implantation en Cévennes et a donné son feu vert ».

Il ajoutait : « Je vous redis, ma sœur, que vous pouvez compter totalement sur mon appui, ma confiance et ma présence, comme je sais pouvoir compter sur votre vigilance toute spirituelle, afin que tout se passe dans la discrétion, le tact, l'humilité, la pauvreté, la modestie et la vérité. »

## *La vie communautaire et les visites du pasteur Paul Bastian et de sa femme Vivette*

Durant les premiers mois : de septembre à décembre 1969, trois sœurs furent envoyées pour suivre le démarrage des travaux au mas de Cabanoule, en étant provisoirement logées chez une sympathique dame âgée, mais dans un local à part, permettant une vie de communauté.

Le pasteur Bastian et sa femme Vivette aimaient nous visiter et partager parfois un repas de midi, que nous prenions tous ensemble dans ce logis à l'espace assez réduit. Ils s'intéressaient très fraternellement à la réalisation matérielle et spirituelle de la fondation. Et ensemble, nous priions.

De janvier à mars, lorsque 3 autres sœurs prirent la relève et purent habiter à Cabanoule, le contact avec les Bastian se poursuivit.

Lorsque le groupe des huit sœurs fut au complet, eut lieu l'inauguration solennelle, le dimanche 19 avril ; c'était le dimanche du Bon Pasteur. En ce jour de fête, le pasteur Bastian, parmi beaucoup d'autres amis, fut chaleureusement des nôtres.

Tout au long des mois suivants, de 1970 jusqu'à son départ pour la Suisse, son pays d'origine, en 1971 le pasteur Bastian resta toujours un fidèle ami venant rencontrer la communauté pour une causerie et un enseignement biblique et participant à la prière des Vêpres.

Une fois de retour en Suisse, son cœur et sa pensée restèrent attachés à la région et à sa culture spécifique des Cévennes, à ses anciens paroissiens de Saint-Jean-du-Gard et à nous-mêmes.

Chaque année, avec son épouse, ils revenaient passer quelques semaines d'été à Saint-Jean-du-Gard et ne manquaient pas de venir nous rencontrer pour une causerie et un partage dans la prière. Nous nous souvenons par exemple d'un commentaire savoureux du livre de Ruth.

Avant d'achever ce parcours d'amitié, signalons une belle initiative qui a eu un écho chaleureux dans notre communauté, et qui intéressera aussi les lecteurs des *Liens Cisterciens*. Il s'agit de « *l'Association œcuménique des amis de saint Bernard* ».

Rien de mieux pour en parler que de citer ce qu'en écrit Paul Bastian lui-même dans la revue de l'Association créée en 1990 ; dans le numéro 6 de 1998 :

*« Association œcuménique des amis de saint Bernard*

*Si surprenant que cela puisse paraître, l'Association œcuménique des amis de Saint-Bernard est née, sans le savoir, en 1963 en plein cœur des Cévennes huguenotes. Un cistercien de l'abbaye de Sept-Fons nous demandait alors de lui permettre d'ouvrir son ermitage au sein de notre paroisse réformée. Ce fut pour beaucoup l'ouverture vers le monde cistercien, la découverte de la spiritualité de saint Bernard.*

*L'aventure commençait...*

*1970. Une quinzaine de moniales<sup>3</sup> cisterciennes de Notre-Dame-des-Gardes (Anjou) s'installaient, avec notre autorisation, non loin du lieu de l'ermitage. Leur vocation : prière pour l'Unité, faire de leur monastère un lieu de dialogue entre réformés et catholiques romains.*

*1980. Pour la première fois depuis la Réformation de 1536, l'église abbatiale de Payerne, consacrée au culte réformé, accueillait quelque 250 moniales et moines francophones pour une célébration œcuménique du XV<sup>e</sup>*

---

3. En réalité nous n'étions que sept.

*centenaire de saint Benoît, qui eut un grand retentissement au près et au loin.*

*La marche vers la naissance de l'Association saint Bernard allait se concrétiser par la célébration, œcuménique elle aussi, rassemblant un nombre impressionnant de moines, moniales et fidèles des deux confessions en la cathédrale de Lausanne, en 1990, pour célébrer le 9<sup>e</sup> centenaire de la naissance de saint Bernard.*

*À cette occasion, une équipe de réformés et de catholiques-romains, unirent leurs efforts pour créer une exposition « Saint Bernard, hier et aujourd'hui » qui, après plusieurs mois de présence dans la cathédrale, s'en alla successivement à Lyon, Paris, Châlon-sur-Saône, Saint-Maurice, Bulle, Romainmôtier et Montheron et cette année en l'abbaye de Bonmont, à l'occasion du 9<sup>e</sup> centenaire de Cîteaux.*

*Au lendemain de ces célébrations, la même équipe souhaite poursuivre sa découverte des richesses de la pensée, de l'œuvre de saint Bernard. Ce fut « L'Association œcuménique des amis de saint Bernard ».*

*Elle regroupe, une ou deux fois l'an, les quelque cent cinquante membres de tous âges ayant adhéré à notre mouvement. Les rencontres se sont déroulées dans des monastères cisterciens : Tamié, La Maigrauge, Colombey, ainsi qu'à Sion, Fribourg, Romainmôtier, Montheron, Notre-Dame de Tours, Lausanne. Ce sont des journées d'études, de méditation, encadrées d'offices.*

*Un "Cahier Saint-Bernard" paraît chaque année, publiant des études centrées sur la spiritualité cistercienne. ■*

Pasteur Paul BASTIAN

Ceci confirme le goût et la bienveillance du pasteur Bastian pour la vie monastique et particulièrement de l'orientation cistercienne. Il fut le président de cette Association jusqu'à son dernier souffle en octobre 2011.

Dans le bulletin n° 3, il est précisé que saint Bernard de Clairvaux est celui qui rassemble les membres de l'Association.

Et dans le n° 19 de 2005, nous pouvons encore citer ceci de Paul Bastian : *« C'était à la suite d'une folle folie de Dieu et audacieuse aventure suscitée par la mère Hortense, abbesse de l'abbaye de la Fille-Dieu. »*

Disons encore, à propos du 15<sup>e</sup> centenaire de saint Benoît en 1980, cité plus haut, que la communauté de La Paix-Dieu y a été partie prenante par la présence de l'une de nous, sœur Monique. Celle-ci a également écrit dans la revue en 1996. Le bulletin de l'Association œcuménique a d'ailleurs publié plusieurs fois des articles de moines ou moniales cisterciens.

Quant à la grandiose journée du 19 mai 1990 en la cathédrale (réformée) de Lausanne, j'y ai moi-même participé avec bonheur. On peut en trouver les comptes rendus dans le bulletin n° 2 de l'Association. Ce numéro cite en exergue ces mots de saint Bernard : *« Tous ensemble nous faisons cette robe unique – l'Église – si toutefois nous avons à cœur de conserver l'unité d'un même esprit par le lien de la paix.<sup>4</sup> »*

Dans un entretien avec Philippe Golay<sup>5</sup>, il parlait encore de notre fondation comme d'un point de départ pour lui.

*« Je travaille avec le monde cistercien depuis de longues années. J'ai favorisé la fondation d'un petit monastère cistercien tout près d'Anduze. C'était une première de partir de là. [...] Rentré en Suisse, pasteur à Payerne, j'ai été immédiatement en contact avec les monastères voisins de Hauterive et la Fille-Dieu. Pour moi ce fut un épanouissement ».*

---

4. *Apologie*, ch. 4, n° 7.

5. Publié dans *Le Chailleran*, novembre 2010.

Pour reprendre le fil des rencontres plus personnelles, citons encore celles-ci :

La dernière visite au monastère eut lieu au cours de l'été 2004, le 22 juin. Monsieur et Madame Bastian étaient assez fatigués mais très heureux d'être encore parmi nous. Après la prière à l'église, nous les avons entourés dans notre petit espace vitré que nous appelons « cloître », alors qu'ils prenaient un verre d'eau fraîche assis sur de simples chaises. Une rencontre de vingt minutes mais pleine d'heureux souvenirs.

Au fil des années les relations demeurèrent par un lien épistolaire. C'est ainsi qu'une sœur eut quelques échanges de textes et d'images autour du thème du « regard » principalement dans la Bible.

Le plus souvent, c'était à l'occasion des vœux de Noël et de l'année nouvelle, mais à d'autres occasions aussi. L'une d'entre nous, sœur Monique, plus particulièrement liée d'amitié avec Vivette Bastian, le faisait volontiers.

En 2008, nous apprenons le décès, le 27 juillet, de cette épouse si chaleureuse et si profondément spirituelle.

La dernière lettre, fort belle, reçue du pasteur Bastian nous parvint en ce début d'année 2011. Il y relevait encore, avec sympathie, de sa grande écriture penchée un peu difficile à lire, quelques traits des plus notoires de notre relation avec lui, et combien il demeurerait heureux de l'implantation de notre monastère en terre cévenole.

Citons enfin, pour conclure ce que Paul Bastian (décédé brusquement à la suite d'une chute) a écrit dans la préface du dernier bulletin de *l'Association des amis de saint Bernard*, le n° 29 de 2011, intitulé DU MONACHISME :



« Dans un monde matérialiste où règne l'égoïsme, le chacun pour soi, l'individualisme, mais aussi la solitude, les moines et les moniales d'aujourd'hui répondent à la soif de sens et de spiritualité de nos contemporains. Les moines et les moniales sont un peu comme l'étoile polaire : un point fixe dans le tourbillon de nos vies. Même si nous ne le voyons pas, ils sont là à veiller et prier pour nous. Le monastère : un lieu où l'on peut se rassembler, se réunir, refaire l'unité de notre être intérieur. »

Et dans ce même cahier 29 dont l'éditorial est du pasteur Bastian, nous trouvons sous la plume de Julien Le Fort (étudiant protestant en théologie) : « Le monachisme avec ses vœux, a démontré sa valeur à travers l'histoire. Et encore : la vie monastique constitue un cadre privilégié de l'œcuménisme. Elle correspond à un véritable ministère spirituel au sein de l'Église. Or l'accomplissement de ce ministère nécessite une stabilité. »

Nous pouvons penser que Paul Bastian se joint à nous pour une prière demandant au Seigneur d'unir en son Esprit tous ceux et celles qui se retrouvent frères et sœurs dans un monachisme intériorisé, centré sur la quête de l'absolu d'un éternel amour.

Dans cette dernière interview citée plus haut de janvier 2010, il répondait à cette question :

Que souhaite un nonagénaire aux nouvelles générations ?

« Qu'elles découvrent justement la spiritualité, la vie intérieure.

On ne peut pas être unis, apaisé intérieurement, en paix avec soi-même si l'on n'a pas une vie intérieure profonde. » ■

Sœur Marie-Benoît  
Monastère de La Paix-Dieu

# *Prédication du service funèbre de Paul Bastian – 90 ans*

Lutry, 17/10/2011

**Saint Matthieu 5,1-11, Saint Jean 20,1-18, Apocalypse 7,9-17.**

*« Femme, pourquoi pleures-tu ?... Qui cherches-tu ?... »*

*« Il les abritera sous sa tente. Ils n'auront plus faim ; ils n'auront plus soif. Ni le soleil, ni la chaleur ardente ne les frapperont plus. Car l'agneau qui est au milieu du trône les fera paître, et il les conduira aux sources des eaux vives ; et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux !... »*

Chères familles, parentes et alliées de Paul Bastian,  
Chers amis proches et lointains de l'homme et du pasteur,  
Chers frères et sœurs en Christ,

Malgré son bel âge et sa vie très dense, nous voilà pris au dépourvu, comme à « contre-pied », par le décès somme toute assez brutal du pasteur Paul Bastian... Brutal, parce qu'à presque 91 ans, et même très ralenti dans ses déplacements, il nourrissait encore de nombreux projets, avait agendé toutes sortes de rencontres. Brutal enfin, parce qu'il était en pleine possession de ses capacités spirituelles et intellectuelles, lui qui, la veille de son accident, célébrait encore le culte, et de fort belle manière, dans l'église de son cœur, Saint-Jean-Cour à Lausanne...

Voilà donc que l'accident et la mort nous ont pris au dépourvu, et comme souvent, au moment où l'on ne s'y attendait pas... On s'y attendait d'autant moins que sa **jeunesse de cœur** était intacte ; d'autant moins que sa **vivacité d'esprit** ne laissait rien au hasard : jusqu'au bout, il fut d'ailleurs sollicité de toutes parts, tant pour la

justesse de ses conseils, pour son intelligence spirituelle, que pour le côté visionnaire de certaines de ses paroles.

Voilà pourquoi maintenant, comme l'écrivait si bien Suzanne de Dietrich, « *notre corps est pesant d'avoir perdu son orient. Le cœur n'y peut rien, mais il est éteint. Plus rien n'est lumière quand on marche à l'envers...* » Marcher à l'envers, comme Marie Madeleine, qui, dans son grand désarroi, finissait par **tourner le dos** à Celui qu'elle prenait pour le jardinier ! Marcher à l'envers, comme Paul et comme nous à nos heures, quand l'angoisse, le ressentiment ou l'inquiétude nous font tomber à la renverse et perdre le cap de la bonne Espérance... Elle est pourtant là, « la petite fille Espérance », comme l'écrivait Charles Péguy, si chère au cœur de Paul !

**Il est pourtant bien là aussi**, Celui qui nous demande, comme à Marie : « *Pourquoi pleures-tu ?... Qui cherches-tu ?...* » Oui, chers amis, **qui cherchons-nous ?...** Un corps mort, un corps tombé et désormais sans voix ?... Cette voix qui a pourtant si souvent passionné son auditoire, captivé notre attention, au point d'émouvoir notre cœur... Cette voix devenue si familière pour bon nombre d'entre nous, où est-elle passée ?... Sans doute en cette heure de séparation, nous faut-il **oser prendre la mesure**, prendre le temps d'accueillir **aussi** ce silence et cette forme d'absence. Sans doute est-il même salutaire de **traverser** son silence et le nôtre avec, tout à l'intérieur... **Car c'est bien d'abord là qu'un Autre nous attend, nous retrouve**, nous touche et nous parle !

Et finalement, Lui nous parle encore à nouveau, toujours autrement... Cette Parole qui, au travers de Paul, a pu nous toucher, ne fût-ce qu'un instant, ou régulièrement dans une fidélité à toute épreuve, cette Parole passe donc aujourd'hui par le silence.

Et enfin, par le rappel de notre **prénom** à chacun : « *Jésus lui dit : Marie !... et elle, s'étant retournée, lui dit en hébreu « Rabouni ! », ce qui signifie « Maître ».* » **Cette Parole échangée**, Paul « l'inclassable », l'a **incarnée** maintes fois dans notre quotidien, avec une constante ou-

verture sur les actualités de notre monde, qu'elles soient ecclésiales, politiques ou sociales. Cette Parole n'a d'ailleurs pu nous parler et nous émouvoir **que portée par l'élan d'une affection**, tantôt retenue ou maladroite, tantôt débordante. Affection elle-même soutenue par la fidélité sans faille de son épouse Vivette, dont il me disait souvent que, sans elle, bien des fois, il n'aurait pas pu tenir le coup... et à quel point elle contribua au rayonnement de son ministère !...

À nous voir tous ici rassemblés, d'horizons sociaux, politiques, théologiques **si divers**, et toutes générations confondues, force est de constater que cette parole aimante du Seigneur n'est pas morte, qu'elle continue son bonhomme de chemin **en nous et entre nous**.

Oui, parole imprégnée par l'aspiration de Paul à la joie des Béatitudes ; imprégnée par son soin à entretenir la flamme, à travers ses multiples cartes postales ; par ses intuitions spirituelles, aptes à bousculer la recherche œcuménique ; par sa ténacité à défendre **une Église de la Présence réelle** et par son acuité à **éveiller** tant et tant de vocations... le tout culminant dimanche dernier où, en chaire il nous disait : « *Quoi qu'il arrive cette semaine, demeurez dans la joie...* » Joie de le voir maintenant apaisé, en chemin vers Celui qui l'a inspiré jusqu'au bout.

En chemin vers cet ailleurs de Dieu où il aimait à dire qu'un « *grand Amour nous attend* »...

« *Va maintenant vers mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père, qui est votre Père, vers mon Dieu, qui est votre Dieu...* »

Là où bientôt, le Vivant nous abritera sous sa tente, et où il essuiera toutes larmes de nos yeux. **Oui, qu'il en soit ainsi, car l'essentiel est sur le chemin qui nous y conduit ! ■**

Pasteur Bertrand DE FELICE

# *La place de la femme dans la famille cistercienne*

**M**on intervention, qui n'a le caractère que d'une première approche, s'organisera en trois parties :

- un regard sur l'histoire de la présence féminine dans la famille cistercienne ;
- une ébauche de réflexion ;
- enfin, une évocation de ce qu'il pourrait en être à l'avenir.

## *Un regard sur l'histoire*

Dans la lettre qu'il a adressée à la famille cistercienne à l'occasion du 9<sup>e</sup> centenaire de Cîteaux, Jean-Paul II affirme : *Le charisme de Cîteaux, qui connaît une expansion rapide, apporte une contribution très importante à l'histoire de la spiritualité et de la culture en Occident. Dès le douzième siècle les 400 monastères existant alors sont des centres de vie spirituelle dans toute l'Europe.*

Je crois être en droit d'affirmer, sans forcer le sens de cette affirmation, que, à côté de ces 400 monastères masculins, s'organisa en fait, de manière officieuse, la vie cistercienne féminine. Au point que vers 1300 les communautés féminines sont au nombre de 800 environ, donc plus nombreuses que celles des moines, réparties de la Suède à Chypre, de l'Espagne à la Syrie. L'essor est tel qu'en 1251,

à un moment où désormais maintes communautés de moniales auront été officiellement affiliées à l'Ordre, le chapitre général demande au pape Innocent IV de ne plus obliger les cisterciens à incorporer des monastères féminins, ce qui leur fut accordé par la Bulle *Paci et tranquillitati vestrae* (7 Mai 1251).

Comme témoins de l'intensité de la vie spirituelle des monastères féminins, nous trouvons des figures de premier plan dans l'histoire de l'hagiographie et de la mystique : sainte Lutgarde, sainte Alice, Béatrice de Nazareth, les trois Ide (de Louvain, de Nivelles et de Léau), et les saintes de Helfta, Mechtilde de Magdebourg, Mechtilde de Hackeborn, sa sœur Gertrude et surtout Gertrude la Grande (ces trois dernières se rattachaient à l'Ordre de Cîteaux par leur spiritualité et leurs observances, sans lui appartenir officiellement). À côté des grands centres masculins de spiritualité que furent Clairvaux, Villers, Himmerod, Heisterbach, au XIII<sup>e</sup> siècle se développèrent ceux des moniales du Parc-aux-Dames, La Ramée, Florival, Aywières, Nazareth, La Chambre, Val-des-Roses, etc.

Si l'on excepte les grandes abbayes royales, telles Las Huelgas, Maubuisson et quelques autres, les monastères de moniales étaient d'ordinaire plus petits et plus pauvres que les monastères de moines, et leurs propriétés avaient des dimensions plus modestes. Les exigences plus sévères de la clôture féminine, le souci d'adapter des bâtiments déjà existants pour éviter des dépenses superflues, ainsi que des influences régionales ont leurs répercussions sur l'architecture des monastères de moniales. Ce qui n'empêche pas des cas particuliers comme Bouchet, Bonlieu, La Maigrange, etc. À l'essor du XIII<sup>e</sup> siècle succéda le temps des calamités. Guerres, épidémies, schismes provoquèrent des décadences dans la vie monastique.

Au XV<sup>e</sup> siècle, dans la Belgique actuelle, un mouvement de réforme s'organisa autour de l'abbaye de Soleilmont ; en Espagne, au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècle, de nombreuses moniales cisterciennes, encore peu étudiées, revécurent les expériences du Cantique des cantiques et les exposèrent dans leurs autobiographies.

À l'époque des guerres de religion, ce furent les monastères féminins qui eurent surtout à en souffrir, et de très nombreuses communautés, dont le monastère avait été saccagé ou brûlé, durent trouver refuge dans les villes. Si certaines moniales acceptèrent trop facilement la sécularisation qu'on leur imposait, s'il y eut des apostasies et des défections (Catherine Bora, épouse de Luther, était cistercienne), d'autres moniales payèrent leur fidélité par le martyre (celles de Valsauve et de Laval-Bénite, par exemple) ou confessèrent leur foi avec fermeté, nous laissant de très beaux témoignages de leur résistance, tel ce compte rendu de la visite des ministres luthériens aux moniales de S. Burkhard<sup>1</sup>, l'une des plus belles pages de l'histoire de l'Ordre.

Lors de la renaissance matérielle et spirituelle qui suivit le concile de Trente, il n'y eut pas de réforme de monastère masculin qui ne fut précédée, accompagnée ou suivie d'une réforme de monastère féminin. Et les abbesses fondatrices ou réformatrices<sup>2</sup> mériteraient d'être connues au même titre que Denis Largentier ou l'abbé de Rancé. Un peu partout on assista à une nouvelle floraison de sainteté et de mystique. Parc-aux-Dames, la Maigrange, Sainte-Anne d'Avila furent des pépinières de saintes moniales. Les scandales et les abus de Maubuisson au temps d'Angélique d'Estrées, l'abbesse mondaine, et les circonstances si tristes de la destruction de Port-Royal, devenu janséniste, ne doivent pas faire oublier la ferveur des autres

- 
1. Commission pour l'histoire de l'Ordre de Cîteaux, *Les moniales cisterciennes II*, p. 31 s. 89.
  2. *Ibidem*, p. 100, s.

communautés. Cette fidélité se manifesta de façon éclatante durant la Révolution française et l'ère napoléonienne : les moniales surent alors écrire des pages glorieuses par l'héroïsme de leur attachement à leurs vœux. Il n'y eut pratiquement pas de défections, et en certains cas la fidélité de leur amour conduisit en prison et même à l'échafaud. Parmi les martyres d'Orange, béatifiées en 1925, figurent deux moniales cisterciennes.

Après la dispersion du siècle précédent, c'est avec une vitalité renouvelée que les monastères de moniales ressuscitèrent, et le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle ont connu un essor à l'échelle mondiale du monachisme cistercien tant masculin que féminin. Un des éléments décisifs de cette renaissance, me semble-t-il, est à chercher dans le fait que plusieurs monastères surent vivre en consonance profonde avec les préoccupations de l'Église de leur temps. Une jeune moniale, sœur Maria-Gabriella, du monastère de Grottaferrata, en Italie, offrit sa vie pour la cause de l'unité des chrétiens. Elle sera béatifiée en 1983. Son offrande fut suscitée, accompagnée par l'intuition de caractère prophétique qu'eut son abbesse, mère Pia Gullini, à l'égard du mouvement œcuménique qui n'en était qu'à ses tout débuts.

Je voudrais m'arrêter maintenant sur le passé beaucoup plus récent, le passé qui a suivi le Concile, et mettre ainsi en lumière la participation, toujours plus grande, des moniales aux structures de l'Ordre, en faisant ressortir ce que leur participation a apporté de plus spécifique. Pour cela, je m'en tiendrai à l'Ordre cistercien de la stricte observance, celui auquel j'appartiens et que je connais.

Du point de vue juridique, la branche féminine a commencé à s'organiser, en tant que telle, d'abord avec les réunions d'abbesse à Cîteaux à partir de 1959. Puis, à partir de 1971, avec les chapitres généraux. Cela par souci d'obéissance aux invitations de l'Église et de l'Ordre, mais aussi en profitant des charismes des grandes abbesse d'alors.



Quand le Saint-Siège donna son accord pour ces réunions, ce fut en suggérant que, demeurant saufs les liens juridiques avec la branche masculine, les maisons de moniales pourraient être réunies en éventuelles fédérations. Elles auraient aussi la possibilité de collaborer entre elles et de faire face, toutes seules, à tous les problèmes qui les concerneraient. Mais l'abbé général de l'Ordre à ce moment, dom Gabriel Sortais, animé d'un esprit vraiment prophétique, n'accepta même pas de prendre en considération une telle éventualité : l'Ordre existait dans l'unité et se devait de la conserver<sup>3</sup>.

Depuis lors s'est mis en route un processus de participation, lent, patient, imprévisible, situation totalement nouvelle dans l'histoire de l'Ordre. De fait, jusqu'à ce moment, jamais les moniales n'avaient participé directement au gouvernement, c'était les abbés qui légiféraient pour elles.

Au début, c'est en tâtonnant que l'on est allé de l'avant : on faisait, on défaisait, on corrigeait ; on a commencé par encourager toutes les rencontres informelles qui n'exigeaient pas d'approbations juridiques. Suivant l'exemple de la branche masculine, les moniales elles aussi, se réunirent en conférences régionales, puis elles envoyèrent des observatrices aux conférences des moines. Et cela amena à organiser ensemble les actuelles conférences mixtes.

Un aspect important pour nous de l'époque d'après-concile a été la mise au point des constitutions, un travail qui s'est prolongé vingt ans et auquel les moniales ont participé dès le commencement. La préparation, confiée en un premier temps à la commission de droit de l'Ordre, profita de la collaboration, par correspondance, de moniales. Puis, après cette première phase initiale, les moniales sont entrées, de plein droit, dans les diverses commissions de prépa-

---

3. Compte rendu des séances de la réunion des abbessees à Cîteaux, 5-16 juin 1959, p. 5.

ration. Les divers projets furent soumis à l'examen de tous les moines et de toutes les moniales des diverses communautés et furent ainsi élagués, remis en chantier et corrigés. Consultation de très grande ampleur, poursuivie avec patience et obstination. Quand toutes ces contributions eurent été rédigées en un texte homogène, possédant son unité, celui-ci fut soumis de nouveau à corrections avant d'être enfin approuvé par le chapitre des abbés et des abbesses. Ceci pour montrer que les constitutions ont été mises au point conjointement par les deux branches de l'Ordre, au cours de vingt années de travail. L'Esprit Saint inspirait des personnes qui croyaient vraiment à l'importance de la tâche qu'elles avaient entreprise.

Le résultat de ce travail de patience a été de créer une mentalité, une unité autour d'une vision de l'idéal cistercien acceptée vraiment par tous, et en même temps de nous faire faire l'apprentissage du travail en commun, en découvrant ce qu'il pouvait y avoir de complémentarité dans l'Ordre entre la branche masculine et la branche féminine. Actuellement, c'est tout normalement que, moines et moniales, nous travaillons ensemble au sein des diverses commissions, lors des conférences régionales, lors de la réunion des commissions centrales, pour préparer les chapitres généraux, lors de la RGM (Réunion générale mixte), qui réunit les abbés et les abbesses de l'Ordre entier. Depuis quelques années, c'est assez fréquent que des abbesses accompagnent des abbés lors des visites régulières ou visitent elles-mêmes des monastères féminins.

Aujourd'hui, un tel état des choses (avec la possibilité d'une évolution ultérieure) ne suscite aucun problème. Ce sont pratiquement tous les membres de l'Ordre qui y adhèrent. Et cela seul suffit à dire à quel point a été décisif le chemin parcouru ensemble.

Il n'y a pas de doute que la contribution féminine aux conférences régionales, aux chapitres généraux, aux commissions a été diverse, selon les possibilités d'intégration et d'interdépendance des différentes cultures, selon aussi les personnalités des abbesses et des moniales qui y ont participé. Mais on peut dire que l'attention aux personnes et aux situations concrètes, le sens inné de la vie, la prédisposition à la vie intérieure joints à un humble et sain réalisme ont complété heureusement la contribution des abbés et des moines. Ce processus de participation de la branche féminine aux structures de l'Ordre a certainement son importance, mais il ne doit pas nous faire oublier que le temps qui a suivi le Concile a été surtout marqué par le renouveau au sein des communautés.

Les grands chapitres généraux de la branche masculine en 1969, 1971, 1974, ont tracé les lignes fondamentales du renouveau post-conciliaire.

Concrètement, les abbesses ont pressenti les exigences d'un vrai renouveau spirituel au-delà de l'adaptation des structures. C'est là l'expérience dont j'ai été témoin au sein de ma communauté. C'était surtout sur les dimensions les plus profondes que l'attention se concentrait. Par exemple, il s'agissait d'accueillir et d'intégrer les nouvelles générations avec les demandes, les défis qu'elles apportaient avec elles ; cela amena à redécouvrir l'importance de l'écoute des personnes, de l'intériorisation personnelle, mais aussi des dimensions cénobitiques de l'ascèse, de l'amitié, de la collaboration, du dialogue ; on mit aussi en valeur, de façon renouvelée, la tradition et la dimension ecclésiale de la vie monastique ; on s'intéressait davantage à la qualité effective de la vie communautaire qu'à l'adaptation des formes concrètes, sans toutefois la négliger. Que l'on pense aux transformations de mentalité qu'entraîna un rééquilibrage du travail communautaire, aux transformations des parloirs, aux sorties pour des exigences de travail, de santé, d'étude.

L'effort des communautés féminines pour améliorer la qualité de la formation a été d'importance, parfois en favorisant certaines spécialisations, parfois en organisant des sessions d'étude pour les formatrices, etc. ; pour ce qui concerne la réforme liturgique, tous les monastères féminins s'y sont consacrés avec enthousiasme et ont mis au service du renouveau leurs dons de créativité, en collaboration avec les communautés masculines. Et il ne faut pas oublier, non plus, l'effort accompli par les moniales pour parvenir, grâce à un travail assidu, à leur autonomie économique, cela au profit du sens de la responsabilité, de la collaboration et de l'esprit d'entreprise.

Un autre fait à mentionner, en tant que signe de la fécondité des communautés féminines aussi, est le nombre des fondations réalisées au cours des trente dernières années. Depuis 1970 on dénombre 21 fondations et une incorporation. Il me semble que notre manière de faire des fondations, à nous moniales, a été concrète et communautaire. Elles ont été bien rares les fondations expérimentales ou réalisées sans se conformer au statut des fondations. On s'est préoccupé surtout de la formation du groupe des fondatrices avant leur départ, de la réalisation d'un cadre de vie vraiment monastique dès l'installation, de l'authenticité de la vie monastique concrètement vécue (avec une attention particulière à la liturgie et à la vie communautaire). Sans trop entrer dans les détails, souvent la présence des fondations de moniales a stimulé les moines dans les fondations qu'ils avaient déjà entreprises à proximité, cela quand les moniales ne se référaient pas aux choix qu'ils avaient faits eux-mêmes, mais étaient attentives à leur propre sensibilité et aux exigences de leur communauté naissante. On pourrait donner des exemples en ce qui concerne les relations avec la maison mère, l'intégration des vocations locales, le style de vie.

## *Un essai de réflexion*

La complémentarité vécue au cours de ces trente dernières années – et dont témoignent nos Constitutions – est un don de l'Esprit Saint qui se trouve déjà présent dans le charisme et l'identité cistercienne: ceux-ci sont particulièrement en consonance avec la façon propre à la femme d'envisager le mystère chrétien et la vocation monastique.

Étienne Gilson parlait de l'expérience cistercienne en terme de théologie monastique. Si la théologie est l'approche du mystère chrétien, sa représentation, parler d'expérience ne signifie pas envisager le mystère de manière purement subjective, il s'agit d'une manière particulière de l'approcher, de le contempler, de le goûter, de l'assimiler, de l'intérioriser dans l'amour et de le communiquer par le moyen de l'amour. C'est en ce sens que l'expérience de Dieu propre aux cloîtres cisterciens est une véritable théologie et non une simple spiritualité.

La vitalité extraordinaire de l'arbre cistercien doit probablement beaucoup au « génie féminin », que, pour ma part, je discerne dans la capacité innée de la femme d'avoir l'intuition de la vie dans sa vérité, et par suite, de se préoccuper de réaliser l'unité entre la doctrine et la vie. Ce sont, peut-être, les moniales cisterciennes qui ont perçu, le plus profondément, ce qu'il y a de plus authentiquement chrétien et humain dans la doctrine de nos premiers pères, à laquelle saint Bernard a donné son expression la plus achevée.

Qu'il suffise seulement de penser à la doctrine de l'amour nuptial (l'âme épouse du Verbe) ou à la doctrine de Marie, image et modèle de l'Église et de chacune des âmes, appelées tout comme Marie à être simple accueil du Christ, afin de lui devenir parfaitement conforme.

J. Leclerq, dans son livre : *La femme et les femmes chez saint Bernard*<sup>4</sup>, montre comment saint Bernard, fidèle à la tradition patristique et médiévale, non seulement met en évidence l'importance de plusieurs figures féminines, mais emploie le féminin pour nous parler de Dieu lui-même. Bernard s'inspire profondément du langage biblique : dans la Bible, c'est souvent qu'il est question du sein maternel, comme symbole de la compassion de Dieu, de sa bonté gratuite qui crée, qui gratifie, qui pardonne. L'amour de Dieu, en effet, comme celui d'une mère, communique la vie, la soutient et la nourrit et quand cela est nécessaire, la rend féconde, la console, la reconforte.

Dans la ligne de cette grande tradition, Jean Paul II présente aujourd'hui une anthropologie théologique, fondée sur le caractère complémentaire de l'homme et de la femme, créés tous les deux pour être à l'image et à la ressemblance du Dieu personnel<sup>5</sup>. Identiques dans leur dignité de personnes, ce n'est pas seulement par la tâche particulière assignée à chacun qu'ils éprouvent leur diversité : la différence homme-femme affecte la structure ontologique de la personne. Par suite, il existe une réelle complémentarité, c'est-à-dire un besoin réel, ontologique, de référence à l'autre, pour se comprendre soi-même, se définir, percevoir son propre destin et son propre rapport avec la réalité. Cette polarité de l'être humain, enracinée dans le rapport homme-femme, se retrouve dans tous les rapports humains.

La manière propre à la femme de vivre cette tension est ainsi présentée par Jean-Paul II : « La femme est une contribution indispensable pour réaliser une culture capable d'harmoniser raison et sentiment, pour accéder à une conception de la vie qui soit ouverte au sens du mystère<sup>6</sup>. »

---

4. J. LECLERQ, *La donna e le donne in San Bernardo*, Jaca Book, p. 93.

5. JEAN-PAUL II, *Mulieris Dignitatem*, § 6.

Cette définition me semble très proche de ce que j'envisage en parlant de l'expérience comme théologie, je veux dire une intelligence et un cœur totalement disponibles à Dieu dans l'accueil de la contemplation. Aux yeux de Jean-Paul II, l'apport spécifiquement féminin découle de la sagesse constitutive du dessein de Dieu quand il créa la personne humaine, homme et femme, pour être un dans la dualité. Cette unité a son modèle dans les noces entre le Seigneur ressuscité et son corps qui est l'Église. Ce n'est que dans cet éclairage qu'il est possible de percevoir la profondeur de la dignité et de la vocation de la femme, tout à la fois dignité et vocation d'épouse et de mère, et qu'il est possible de parler de sa présence active dans l'Église et dans la société.

C'est la réponse la plus convaincante à un certain féminisme présent dans notre société occidentale, marquée par la technologie : ce féminisme réduit la différence et la complémentarité entre l'homme et la femme à un simple problème d'émancipation, de nouvelle répartition des rôles. Ce féminisme détruit ce qui est propre au génie féminin : la personne se trouve réduite à son activité, à sa fonction, aux charges qu'elles peut remplir. L'essor de vie qui a marqué le XIII<sup>e</sup> siècle, avec la place qu'y ont tenue les saintes et les mystiques cisterciennes résulte du fait que la créature se tenait à sa vraie place en face de Dieu, en face d'elle même, en face du réel, en face des autres. Ce souci de vérité a conduit à une liberté, à une créativité qui nous impressionnent toujours.

Le souci de respecter, en toute vérité, ce qui caractérise essentiellement l'homme et la femme, à savoir de se considérer comme des créatures responsables et libres, appelées à la vérité dans l'humilité de l'obéissance et de l'amour, a produit un des exemples plus

---

6. JEAN-PAUL II, *Lettre aux femmes*, § 1.

réussis de ce que signifie une théologie monastique et une vie spirituelle authentique.

## *Un regard sur l'avenir*

Arrivées à ce point, il me semble important que nous nous demandions, comment nous, moniales cisterciennes, témoignons de la vitalité prophétique de notre charisme dans le monde d'aujourd'hui. Notre apport sera authentique et original dans la mesure où il s'enracine dans notre charisme vécu dans la réalité d'aujourd'hui, sans craindre d'en affronter les défis, dans l'abandon à la Providence qui nous a appelées pour être des moniales cisterciennes à ce moment de l'histoire, et non à un autre.

Nicolaus Lobkowicz<sup>7</sup>, dans une conférence prononcée à l'université catholique de Milan, affirme : « Le message chrétien ne peut trouver un écho favorable qu'à la condition de ne pas nous mettre en défiance devant le monde, et même du monde actuel, mais s'il se préoccupe de s'appropriier tout ce qu'il comporte d'ouverture au futur et s'il le marque du sceau du christianisme. » Et il se demande : « Mais, en fin de compte, cette ouverture au monde, comment évitera-t-elle de devenir une défaite devant le "monde" ? Il n'y aura pas de capitulation si nous demeurons ancrés dans le Christ, si nous lui demeurons fidèles ». Je trouve ces paroles profondément vraies, même pour nous situer correctement en face du charisme que nous avons reçu, et cela d'autant plus que le même auteur

---

7. Nicolaus LOBKOWICZ : Directeur de Zimos (Institut central d'études pour l'Europe Centro-Orientale à l'université catholique d'Eichstätt), conférence prononcée dans l'aula magna de l'université catholique du Sacré Cœur, Milan, 6 Mai 1998.



ajoute: « même le début le meilleur peut conduire à une impasse s'il ne tient plus compte des signes des temps ».

Mon propos n'est pas d'ouvrir ici une parenthèse sur les « signes des temps » actuels: cela nous conduirait beaucoup trop loin. Je m'en tiens à une constatation évidente pour tout le monde: notre époque est en train de perdre le sens de la vie et de la valeur de la personne. Les jeunes qui entrent dans nos communautés portent les blessures de ce douloureux égarement. Dans le même temps, du reste, nombre de communautés en Europe se trouvent en face du vieillissement de leurs membres. Considérer cette situation avec réalisme doit nous conduire à découvrir le sens de la vie dans la dimension profonde qu'il reçoit dans le mystère pascal et dans l'Eucharistie. Le lieu où cette plénitude de sens se révèle et se propose, le lieu où notre humanité se trouve éduquée, soignée, régénérée, est la communauté. C'est au sein de celle-ci que l'observance toute simple de la règle de saint Benoît donne naissance à une humanité nouvelle. Aujourd'hui comme hier, elle est la route toute tracée pour nous faire accueillir la bonne nouvelle du salut.

Dans ces conditions, le monastère peut être vraiment « la maison » où les jeunes de nos noviciats, venus bien souvent de familles désunies, de contextes sociaux difficiles, où il n'était pas facile de parvenir à un équilibre affectif, peuvent, dans la foi, accéder à l'expérience de se sentir fils et filles, et parvenir lentement à s'intégrer heureusement dans un contexte humain et ecclésial.

L'obéissance demeure le fondement de la formation bénédictine, une obéissance vécue quotidiennement, tant à l'égard des supérieures que des sœurs, une obéissance comportant une dimension d'écoute à la suite du Christ. Cette obéissance libère le cœur de tout ce qui serait obstacle à la réalisation du destin que nous avons reçu en même temps que la vocation cistercienne, une obéissance qui libère

de la volonté propre pour faire adhérer à la volonté commune. Telle doit être notre obéissance, pour nous, la route bien concrète pour parvenir à la libération, pour retrouver notre identité dans la conscience d'être des fils. En même temps, l'amour pour la propre communauté, icône de l'Église et de l'humanité, sera le garant contre tout risque d'évasion, d'idéalisation, de sublimation. Dans cette perspective, les anciennes sont un élément irremplaçable dans la transmission de la vie et de la culture, sans parler d'amour et de sainteté.

À cause de cela, la communauté est le lieu où le Christ nous appelle, nous éduque, se communique à nous, et le lieu où se réalisera notre vocation sponsale et maternelle. Nous nous unissons au Christ quand nous nous unissons à la communauté dans une vision commune de l'idéal cistercien et quand nous nous engageons totalement dans une attitude de service bien concrète. Et parce que ce qui caractérise le sens de la vie chez la femme c'est essentiellement l'ouverture au mystère comme à une réalité, non à posséder, mais à servir et à aimer dans le concret de l'expérience, c'est vraiment dans le contexte de la communauté que notre génie féminin doit trouver son emploi et son expression.

Je voudrais maintenant souligner certains aspects de cette ouverture au mystère, caractéristiques de la condition féminine, et de l'expérience bien concrète qui trouve en elle son origine. Ces aspects ne sont rien d'autre que les éléments fondamentaux de la vie bénédictine/cistercienne, les diverses manières dont on se transmet réciproquement la vie entre membres d'une même communauté. En effet, c'est seulement quand nous nous engendrons les unes les autres, c'est seulement quand nous nous recevons nous-mêmes de la communauté, que nous accédons à la maternité, que nous devenons capables d'accueillir la vie pour la transmettre à notre tour.

Voici quelques-uns de ces aspects du témoignage que nous sommes appelées à donner par cette réciprocité.

Témoigner de la valeur de la stabilité, d'une appartenance totale et définitive, capable de risque, d'espérance, d'aide affectueuse et maternelle à l'égard des jeunes venant d'un monde où l'idolâtrie de tout ce qui est instinctif, avec, pour conséquence, la fuite de toute responsabilité, semble s'être infiltrée dans tous les domaines.

Témoigner d'un sens maternel en vivant le travail avec un sentiment de gratuité, de don effectif de soi, un effort de renoncement à soi, de service. C'est l'antidote le plus sûr contre la logique de pouvoir et de rendement, si caractéristiques de nos sociétés industrialisées.

En conformité avec la doctrine de Vatican II, il est de toute première importance pour nous de faire un effort pour approfondir la doctrine de nos mères cisterciennes, afin d'acquérir toujours davantage leur mentalité, pour considérer le mystère de l'homme et de l'Église monastique. Il ne s'agit pas seulement de faire des études sur tel ou tel point bien précis, mais aussi d'apprendre une méthode d'approche du réel qui nous ouvre à l'amour du Christ et à celui des personnes de la communauté. Pour cela, il est nécessaire de former nos jeunes à une *lectio* des textes patristiques qui leur fasse prendre conscience de leurs racines, de l'héritage qui leur est transmis, et de leur responsabilité au regard du moment historique où elles vivent.

Introduire nos jeunes à l'expérience du mystère où la liturgie nous plonge. En face du réveil de toutes les formes de religiosité que ne visent qu'à satisfaire un besoin individuel d'émotion spirituelle, l'*Opus Dei*, lui, se présente comme le lieu propre où le mystère se communique, se célèbre, où nous devenons serviteurs par notre louange, notre prière, notre offrande.

## Conclusion

J'ai déjà souligné que le magistère de l'Église<sup>8</sup> souligne le lien, la force prophétique, « le message de libération que l'Église a reçu du Christ » et le don de soi témoigné en plénitude par les femmes dans leur vocation virgine, sponsale et maternelle. Un tel don de soi trouve un lieu de prédilection dans nos monastères cisterciens, petites Églises où la personne humaine accède à la guérison, retrouve sa dignité, en prenant pleine conscience de son identité. Les monastères sont alors des lieux où l'humain se retrouve être tel que Dieu le créa, où la vie et la mort retrouvent leur signification. Voilà notre réponse à l'Église et à la société, un signe au cœur de notre Europe d'une vie nouvelle qui vient de Jésus Christ.

Pour ce qui concerne notre contribution, à nous moniales de l'Ordre, on a déjà beaucoup fait dans le domaine de la collaboration, de la complémentarité, des structures, et certainement la situation évoluera encore. Mais il me semble que notre apport se situe plus profondément dans cette fidélité à notre identité.

Et de fait, ce sera en approfondissant ce qu'a de caractéristique notre vocation au sein de la communauté que se réalisera cette profonde osmose entre doctrine et vie, capable de susciter des situations nouvelles et une participation créatrice à l'intérieur de la famille cistercienne. ■

Mère Rosaria SPREAFICO, ocsa  
*Monastère de Vitorchiano (Italie)*

---

8. Cf. *Vita consecrata*, § 57.

## *Au monastère de La Plaine*

**C'**est par hasard – mais il n'y a pas de hasard dans l'univers chrétien – que j'ai répondu, en 1972, à la demande de l'évêque de Tournai de reproduire l'icône de l'Ascension et, en 1973, celle de la Résurrection de notre Seigneur ; il y a eu là un déclic... Je reproduisais jusque-là l'image sans en connaître toute la signification profonde. L'icône de la Résurrection fut une révélation, par la recherche des personnages représentés, de ce que disait l'Écriture sur cet événement, ce qu'en disaient les Pères de l'Église. Ensuite j'ai continué à chercher et j'ai commencé à travailler par moi-même à partir de livres que je trouvais dans la bibliothèque de la communauté. L'historique, la tradition, la théologie, quelle découverte !

Après deux ans, ma supérieure me proposa une formation près de père Egon Sendler, jésuite ; le petit doigt était dans l'engrenage et j'ai continué pendant 10 ans cette formation, profitant des temps de vacances scolaires pour lire et suivre encore quelques sessions. Déjà à ce moment, le contact avec les icônes, et surtout ce travail silencieux, ce travail long et persévérant, ce passage des ténèbres à la lumière, ce travail où l'on est appelé à se remettre en question sans arrêt me fut bénéfique pour ma vie de prière et ma vie en communauté. C'est avec joie que je retrouvais pendant les vacances un endroit où je pouvais m'imprégner de la Beauté.

Au bout de quelque temps, notre monastère de Péruwelz (Belgique) s'agrandit et une petite maison fut mise à la disposition d'un atelier. Alors s'imposa à moi cette pensée : pourquoi garder pour moi ce qui pourrait aider d'autres à mieux vivre leur foi, à grandir, permettre à d'autres de se retrouver, de retrouver la vie profonde qui les habite. J'étais Bernardine d'Esquermes, dont le travail intègre la dimension éducative, je rejoignais donc notre charisme. Avec l'accord de mes supérieures, je me suis retrouvée comme responsable d'un atelier qui accueille maintenant 60 personnes adultes.

Pour réaliser ce témoignage, la devise bénédictine : « *Ora et Labora* » fut un leitmotiv, j'ai relu quelques chapitres de la règle de saint Benoît et aussi de nos constitutions.

« *Par la profession monastique, nous nous engageons à la conversion.* » La présence d'adultes à mes côtés, avec tous leurs problèmes mais aussi leur façon de vivre, m'a souvent fait prendre conscience de ce qu'ils attendent de moi : ne pas devenir comme eux avec leurs désirs, mais être vraie, fidèle à mes engagements, fidèle à mon « oui » donné au Seigneur, à parler de ma communauté avec amour et respect. C'est une remise en question constante, une conversion de chaque instant.

Le travail de l'icône, bien qu'il apporte beaucoup de joie, requiert une continuité, une certaine stabilité, demande que l'on y travaille avec persévérance, en prenant conscience de la richesse d'avoir un travail qui allie prière et silence. Combien de nos contemporains n'ont pas cette chance. Et quand je sais qu'une élève a pu se trouver un petit atelier chez elle, je me dis qu'elle a commencé à découvrir tout le bienfait du travail de l'icône.

L'obéissance a été aussi un point qui m'a demandé beaucoup de réflexion et m'en demande toujours. Si je dois me référer à mes

supérieures pour toutes les décisions, donc « *tout attendre du père du monastère* », le discernement personnel n'est pas exclu. C'est parfois plus facile de demander ce qu'il faut faire plutôt que de m'interroger : « Est-ce vraiment utile ou indispensable ? » (il y a tant de nouveautés que la tentation est grande) ou « Puis-je attendre plus tard et peut-être avoir un prix plus avantageux ? » La présence des adultes est pour moi alors une grande aide, et réfléchir avec eux me donne souvent une réponse satisfaisante.

« *Nous contenter de peu.* » Cela me regarde certes, mais n'ai-je pas un devoir d'éduquer à cette attitude ?

Je pense à l'utilisation du matériel. À un moment où tout se remplace facilement et si rapidement, conseiller de ne pas gaspiller, demander de bien entretenir les pinces mis à l'usage général, n'est pas si facile à dire aux adultes. Là, de nouveau, les élèves m'aident, car une remarque faite par une collègue est souvent mieux perçue que si elle est donnée par la responsable !

Il m'est bon de recevoir chaque année ce travail des mains de mes supérieures, et pour moi ce n'est pas une parole en l'air. C'est au nom de la communauté que j'y suis présente, et les élèves sont bien conscients que sans la communauté l'atelier n'existerait pas. Je dois donc être de la communauté et participer pleinement à ce qu'elle vit. Cela me demande parfois un effort, quand par exemple je dois m'arrêter de travailler alors que je suis presque à la fin d'une icône. Je dois alors me dire et croire que le meilleur est d'être à ce moment avec la communauté. Il faut du temps pour cela et ne pas tomber dans le murmure et la tristesse. Heureusement que la distance entre l'atelier et le monastère est assez longue...

« Rien ne nous appartient, pas même le fruit de notre travail. » Cette phrase de nos constitutions me force souvent à réfléchir. Avec mes supérieures, il avait été décidé que l'atelier serait accessible à tous. Ce n'est pas toujours facile de concilier cette phrase avec parfois une demande d'aide financière de la part d'une élève. Par exemple : « Ce mois-ci, je ne peux pas payer les cours ou le matériel. » Avec mon tempérament, je donnerais bien tout ; mais lui demander de donner ce qu'elle peut maintenant ou plus tard (au risque de ne pas être payé, ce qui arrive rarement) me semble respecter la personne.

Bien que le but de ce travail ne soit pas seulement lucratif, il assure cependant notre pain quotidien. Il faut organiser sérieusement son travail et cela seule : pas d'horaire imposé en dehors des cours. Il faut aménager son travail, pour ne pas céder à une certaine paresse et aussi pour que le travail ne prenne pas trop de place. Pour ne pas tomber dans l'activisme, cela demande une vigilance et aussi une conversion... et sans doute pas la plus facile.

Le dernier point que je voudrais aborder, c'est celui de la formation et de la formation continue, pour moi et pour les élèves. Si l'atelier donne une formation pour l'écriture des icônes, il ne peut se contenter de cela. Il a pour mission de travailler à sa mesure au rapprochement des Églises, et les élèves doivent trouver par l'atelier ce qui peut aider à connaître les différentes Églises chrétiennes. De cela aussi je suis responsable. Au cours des sessions d'été, un enseignement est donné aux participants, soit sur l'historique, soit sur les symboles utilisés dans les icônes, etc. Cela demande bien du travail de préparation, je ne sais pas tout après 27 ans d'enseignement. La visite d'expositions, un voyage en Russie par exemple, la visite de différentes églises comme celles des coptes de Sarcelles et de Villejuif sont très importants. La préparation ensemble est elle aussi très importante pour ne pas en rester au stade de la « consommation ».



Tout cela ne peut porter son fruit sans la présence du Seigneur, sans ce retour au cœur de mon cœur où Il vit. La *lectio*, l'office avec les psaumes qui sont le cri des hommes de toujours, l'eucharistie quotidienne, sont la source de l'énergie nécessaire.

Le partage avec des élèves adultes ne peut porter du fruit que dans la mesure où je reste en relation avec Celui qui vit en moi. La disponibilité ainsi que l'écoute sont très importante. Beaucoup voudraient une réponse : mais il faut savoir aussi avouer son ignorance et dire : « Je ne sais pas mais je vais demander au Seigneur de t'éclairer et de m'éclairer », avec la certitude au cœur que le Seigneur va le faire d'une manière ou d'une autre. Je crois profondément à la communion des saints. C'est une démarche d'humilité, source de toute paix et de joie. Je pense à cette phrase de saint Bernard : « C'est lorsque je suis doux que je suis fort. » Je remplace souvent le mot « doux » par « humble » parce que je suis alors dans la vérité.

Si je dois m'exercer à l'humilité, les adultes ont besoin d'avoir près d'eux un être fort, sur lequel ils puissent s'appuyer et compter. Ce n'est pas au moment où un jeune fait une bêtise, que les parents ou éducateurs doivent s'écrouler (Jean Vanier). Cela ne supprime pas la compassion, le cheminement avec, bien au contraire. La discrétion est aussi de mise : ne pas s'imposer et laisser libre de partager. C'est pour moi une grande richesse mais une grande souffrance d'écouter toutes ces confidences. Tout est porté au Seigneur pendant l'office, et bien souvent dans les moments de travail silencieux je suis portée à prier pour l'un ou pour l'autre.

Oui, les années ont succédé aux années... Et je ressens toujours la même joie, le même enthousiasme. J'ai vu pas mal de visages, entendu beaucoup de confidences, essayé d'aider l'un ou l'autre. La

réalisation de belles Icônes, où chaque élève a donné le meilleur de soi, me donne autant de joie que si je les avais faites moi-même. Bien sûr, tout n'est pas facile, il y a eu des désistements, voire des incompréhensions. Le découragement parfois est à la porte, dû peut-être à un manque de partage, à une trop grande solitude et puis à mes imperfections qui font obstacle au Seigneur.

Mais grâce à Dieu, grâce à la présence à mes côtés de la Vierge Marie, Notre-Dame de Bon Secours et maintenant Notre-Dame de la Plaine, et grâce à la présence et à la prière de la communauté, je peux penser que cet atelier est vraiment un lieu d'évangélisation, une cellule d'Église, et je rends grâce pour ma vocation de cistercienne bernardine d'Esquermes. ■

Sœur Agnès-Marie COMPAGNION  
*Bernardine d'Esquermes*



ATELIER  
de la  
BERAKAH

## *Découvrir et approfondir notre tradition*

### Des livres

- Gueric d'IGNY, **Sermons**, lus par Bernard-Josph SAMAIN, collection de l'Abeille, Cerf, 2011, 244 p., 20,00 €.

Le titre dit bien ce que propose le livre : « lus par »... Oui, c'est vrai : ce volume est – à la fois – un partage de *lectio divina* et une invitation à se lancer dans cette pratique monastique qui est un des éléments fondamentaux de notre « vocation » ! D'ailleurs, et c'est une découverte de plus, à la lecture de cet ouvrage, Gueric, abbé d'Igny, passait manifestement beaucoup de temps, dans sa journée d'abbé, à ruminer les Écritures pour les partager à ses frères. Oui, c'est une des grâces d'état de cette fonction d'abbé (voire d'évêque) d'être appelé, en tant que pasteur, à « ouvrir les Écritures » (cf. l'épisode des disciples d'Emmaüs) à nos frères.

Le frère Bernard-Joseph est moine d'Orval, en Belgique. Et son « dialogue » avec Gueric (du XII<sup>e</sup> s. !) nous montre – ce qui est encourageant ! – que le temps peut passer, le langage est toujours un lien humain et spirituel. Donc, un fondement actuel pour une Église Une et diversifiée ! Oui ! je crois que l'on peut dire vraiment : ce livre n'est pas seulement un commentaire, il est un partage d'entrée dans le texte sacré pour s'en réjouir et en faire louange !

Concluons par cette réflexion du frère Bernard-Joseph (p. 149) : « Lors de la fête du bienheureux Gueric, l'oraison liturgique nous fait demander : "qu'il soit pour nous un guide et un modèle dans la connaissance du Christ". C'est bien ainsi qu'il se révèle en ce sermon : un guide qui nous conduit à l'intégration et à l'unification de toutes nos forces d'aimer en Jésus, notre amour premier. » (*sic* !) ■

Frère Arsène CHRISTOL  
Abbaye Notre-Dame de La Trappe

- Collectif sous la direction de Bernard Poupard et Jacques Khan, **Lire et prier les Écritures, La tradition monastique de la *lectio divina***, Lumen Vitae, 2009, 218 p., 22,00 €.
- Henry QUINSON, **Secret des hommes, secret des dieux, L'aventure humaine du film Des hommes et des dieux**, Presse de la Renaissance, 2011, 292. p., 19,50 €.

- Dom Michel PASCAL avec Charles WRIGHT, **À quoi servent les moines ? Dialogue entre un jeune homme et un homme de Dieu**, François Bourin éditeur, 2011, 338 p., 21,00 €.
- Frère Joël, **Citoyen du ciel, citoyen du monde**, Entretien avec Roch-Étienne MIGLIORINO, Bayard, 2011, 188 p.
- Sous la direction de Jean-Louis SOULETTE, **Les moines et leur liturgie**, Lethielleux, 2011, 188 p., 19,00 €.
- Abbaye de Chambarand, **Le Rosaire, Tiphirine**, Textes de Christian de CHERGÉ et de ses frères.
- En collaboration avec ARCCIS : Dominique BAR, Gaëtan ÉVRARD, Géraldine GILLES, **Une vie donnée à Dieu et aux Hommes**, BD, Éditions du Signe, 2011, 13,80 €, Prix Gabriel 2011, Bruxelles.
- Monseigneur Henri TEISSIER, Marie Dominique MINASSIAN, **Tiphirine, La fraternité jusqu'au bout**, Éditions du Signe, 2011, 38 p., 8,00 €.
- Monseigneur Henri TEISSIER, Marie-Dominique MINASSIAN, **Christophe Lebreton, moine, martyr et maître spirituel pour aujourd'hui**, Éditions du Signe, 2011, 76 p., 10,00 €.
- **Saint Bernard de Clairvaux**, Hors série, n° 6, Religions et histoire, 8,50 €.
- Abbaye de Chambarand, **Le Rosaire de Tiphirine, textes de Christian de Chergé et de ses frères**, petit format 5,00 €, grand format 6,50 €.

## Des CD pour prier - Production SM ARCCIS

- **Matin du monde, Pleine de Grâce, saint Bernard ami de la sagesse**, Louanges cisterciennes, volume 1 et volume 2.

## Découverte de la vie monastique

- **Du 9 au 15 juillet** semaine de retraite pour jeunes hommes, 18-35 ans, à l'abbaye de Sénanque.  
- [www.senanque.fr](http://www.senanque.fr)  
- [www.facebook.com/abbayedesenanque](http://www.facebook.com/abbayedesenanque)
- **Du 9 au 13 août** : « L'expérience intérieure », pour jeunes hommes, 17-30 ans à l'abbaye d'Acéy.  
- <http://acey.eglisejura.com>  
Pour plus de renseignements et pour inscription  
- [rauscher.richard@wanadoo.fr](mailto:rauscher.richard@wanadoo.fr)

*Découvrez nos sites : <http://www.arccis.org> et <http://www.arccis.fr>  
En partenariat avec ARCCIS, une librairie cistercienne en ligne  
[www.abbayedesenanque.com](http://www.abbayedesenanque.com) - [librairie@senanque.com](mailto:librairie@senanque.com)*